

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ere année, No. 3 — Samedi, 24 mai 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$8.00.



LA MARCHANDE D'ALLUMETTES.
Dessin de M. F. Barraud.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 24 Mai, 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Notre journal.—Entre-nous, par Gallus.—Pas chavins, par Rémi Tremblay.—La marchande d'allumettes.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Le naufrage du "Daniel-Steinmann."—Poésie : Un vieux curé, par Bigot.—De partout.—L'art médical en Chine.—Ce n'est pas ma faute.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La marchande d'allumettes.—Les drames de la mer : Le naufrage du paquebot le "Daniel-Steinmann."—Gravure du feuilleton.

NOTRE JOURNAL

Nous sommes heureux de voir le bon accueil que le public fait au MONDE ILLUSTRÉ.

La presse de toute la province nous félicite et reconnaît que rédaction et gravures sont soignées.

Ces éloges nous encouragent, et, à partir de la semaine prochaine, nous aurons des gravures purement locales et nationales, exécutées par un artiste de talent spécialement attaché au MONDE ILLUSTRÉ.

Nous prions nos abonnés de ne pas oublier le tirage des primes qui aura lieu le 9 juin prochain.

Inutile de garder le journal dans l'espoir de recevoir d'autres numéros et de payer plus tard. L'abonnement est payable d'avance, et toute personne qui recevra un numéro spécimen du MONDE ILLUSTRÉ devra ou le renvoyer ou nous adresser le bulletin annexé, avec un acompte d'au moins 25 cents.

Adresse : LE MONDE ILLUSTRÉ,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

ENTRE-NOUS

Nous avons un roi !

Rassurez-vous, Sa Majesté la reine Victoria n'a point perdu sa couronne pour cela, et elle a même poussé la gracieuseté jusqu'à permettre à ses sujets d'élire ce souverain à leur goût — permission que ceux-ci, du reste, n'ont même pas songé à demander.

M. Horace Boisseau a été élu par vingt-huit mille voix de majorité. Quel député pourrait en dire autant ?

Le couronnement a eu lieu le 13 de ce mois, à huit heures du soir, chez notre ami à tous, Guillaume Boivin, et la soirée s'est terminée par un punch chez M. J.-A. Beauvais.

La fête a été plébésienne, il y a eu force santés, beaucoup de discours—toute rose à des épines—et surtout un entrain et une gaieté magnifiques.

On s'est amusé en vrais canadiens, et tout le monde sait que de tous les mortels le canadien est celui qui a le plus de *fun*.

* *

Ce couronnement a été décrit en vieux français, ou plutôt en imitation du langage du bon sire de Joinville, par un de nos confrères du *Monde*.

Grand émoi, le soir, chez certains lecteurs, et les commentaires d'aller leur train.

—Est-il fou celui-là de nous donner du patois ?

—Laisse donc, dit l'autre, tu ne vois pas que c'est pour rire de nous.

—Eh non ! intervient un troisième, le reporter avait trop pris de champagne, voilà tout !

C'était tout simplement une fantaisie, et le journaliste, en voyant tout cet appareil, cette cavalcade et la couronne, exécutée, dit-on, d'après le dessin de celle de Saint-Louis, s'était souvenu du temps passé, avait pensé en vieux français, et sa plume avait reproduit l'idée.

* *

Quand je lis un journal—car non content d'en faire je pousse le courage jusqu'à en lire parfois—je me demande comment on peut arriver à donner autant de nouvelles, d'articles sérieux, de littérature, etc., tout cela pour un *sou*.

Je sais bien que les rédacteurs—gens peu estimables du reste—gagnent un peu moins que les ouvriers de port ; je n'ignore pas que les typos sont maltraités ; je suis convaincu d'autre part que les

lecteurs paient exactement leur abonnement, mais tout cela ne m'explique pas le problème.

Il est vrai que je ne suis pas homme d'affaires !

* *

Il n'y a pas longtemps, du reste, que nous avons des journaux français à bon marché, et le premier qui ait été publié avait nom *Le Petit Journal*. Il a disparu depuis longtemps.

C'était en 1878 ; le propriétaire de cette publication quotidienne était M. Berthiaume, et le rédacteur ce bon Blain de St-Aubin, qui nous a quitté il y a deux ans.

Le Petit Journal n'a vécu que dix jours, mais tout faisait prévoir un succès, quand un différent survenu entre les parties intéressées fit sombrer l'entreprise.

Et si j'ai réveillé ce souvenir, c'était pour faire connaître le nom de l'homme d'initiative qui a conçu et mis en pratique cette idée du journal français à bon marché qui a fait tant de progrès depuis.

On est tellement habitué maintenant à la chose, qu'on ne comprend plus qu'on puisse demander deux centins pour un journal quotidien.

* *

Les dépêches nous apprennent que Li Hung Chang, vice-roi chinois, et le capitaine Fournier, représentant de la France, ont banqueté ensemble le 14 de ce mois.

C'est comme cela ! Il y a huit jours, on s'insultait, on s'invectivait, on se faisait des yeux gros comme ça, on se mitraillait, et maintenant le Chinois dit au Français :

—Vous offrirais-je de ce nid d'hirondelles, il est délicieux ?

Et le Français dit au Chinois :

—Goûtez donc de ce Château-Latour, je l'ai apporté de France à votre intention.

La paix est faite.

Le Chinois dit à ses chinois d'évacuer le Tonquin ; ordonne à tous ses mandarins de saluer le conquérant, et lui-même semble tout aise de cette conclusion.

Quant à la France, elle garde le gâteau. Tant mieux et bravo !

* *

La situation n'est pas aussi brillante en Egypte, où le faux Prophète mène la vie dure à John Bull. Ce brave Mahdi n'est cependant mauvais diable, à mon sens, et les Anglais eux-mêmes commencent à le comprendre.

Voici un grand nègre qui vend et achète d'autres nègres—c'est l'usage du pays—l'Angleterre s'en offusque un jour, et de suite c'est la guerre !

Mais l'Angleterre, se voyant battue et rebattue, finit par admettre qu'en fin de compte puisqu'il plaît aux nègres de se laisser acheter et vendre, elle est trop bonne de se mêler de leurs affaires.

Et, comme il fait décidément trop chaud dans ce pays de chameaux, on prend le vapeur et l'on revient au Caire.

Quant à Gordon, il est à Khartoum. Qu'il y reste !

Tout cela est très pratique, très économique, mais peu fait pour inspirer grand respect du vieil honneur britannique, et bien des tombes ont été creusées par suite d'une faute du gouvernement.

* *

Dernièrement, au retour d'une promenade, je passais près du cimetière ; j'y entrai.

La ville des morts, plus peuplée que celle des vivants, est un lieu qui m'attire souvent. Pourquoi ? Pour y mieux penser, pour y réfléchir dans le calme, pour écouter le bruit des feuilles qui semble grave et sérieux dans cette dernière demeure, pour y demander conseil à ceux qui ne sont plus et les prier de m'enseigner à vivre.

Charles-Quint, avant de ceindre la couronne impériale, descendit dans le caveau où reposait Charlemagne et lui demanda comment il devait gouverner ses États.

* *

La nécropole n'était pas déserte comme d'ordinaire—on vit d'une existence trop fiévreuse pour penser à ceux qui sont partis—il y avait même foule et foule affairée, allant, parlant et discutant.

C'est que le délai accordé par les règlements pour enterrer les morts déposés dans le charnier allait

expirer, et qu'on avait songé, un peu tard, à rendre les derniers devoirs qui à un ami, qui à un frère, qui à une mère ou à un enfant.

Les morts vont vite, et notre nature est oublieuse. Je remarquai qu'on n'était venu que pour remplir une obligation imposée par la loi, et je sortis.

Sur le route, d'autres arrivaient, et dans le nombre quelques-uns, cigare aux dents, semblaient venir à une partie de plaisir.

* *

Le cœur plein de pitié pour ce que je venais de voir, je repris tristement le chemin de la ville en passant par le Parc Royal.

Les bourgeons gonflés de sève faisaient craquer leur corset printanier, le gazon verdoyait, par-ci par-là une fleur hâtive montrait sa tête frissonnante, les grives chantaient, les passereaux bâtissaient leur nid, les bruyères sortaient des débris de feuilles de pin, le muguet préparait ses grappes blanches, et d'en haut le soleil d'or réchauffait et vivifiait tout cela.

C'était ce réveil, toujours étrange et beau, ce changement de tableau, ce décor splendide que nous revoyons tous les printemps.

* *

Etes-vous allé à l'exposition de l'Ecole des Arts et Manufactures qui a eu lieu la semaine dernière ? Non. Cela ne m'étonne pas.

Oh ! ce n'est pas un compliment que je vous fais, car en n'y allant pas, vous avez fait preuve de cette indifférence — trop générale malheureusement — pour tout ce qui n'est pas *affaires payantes*.

Et pourtant, les œuvres des élèves qui ont suivi les cours d'hiver valaient au moins une visite, un coup d'œil.

Les jeunes dessinateurs, sculpteurs, graveurs, lithographes et architectes, élèves de MM. Boisseau, Hébert, Julien, Vanier, etc., ont produit cette année des choses charmantes.

Il y a de l'étoffe chez nos jeunes canadiens, et je vous le répète, vous avez eu tort de ne pas aller passer une heure à l'école de la rue Saint-Gabriel.

L'exposition est close maintenant, mais je crois que si vous voulez réparer votre faute, M. Stevenson, directeur de l'Ecole, se fera un plaisir de vous piloter avant que les dessins ne soient réintégrés dans les cartons.

* *

Parler dessin m'amène tout droit rue de Berry, à l'atelier de mon ami Hébert.

J'en arrive. N'y allez pas... pas d'ici quinze jours au moins.

—Ah ! c'est vous, bonjour, excusez-moi, très occupé, croquis des chars du 24 juin, esquisses de ci, esquisses de ça... Pardon, Jérémie m'attend !

Voilà comment j'ai été reçu !

Je ne lui en veux pas—au contraire.

Vous comprenez, Jérémie l'attendait. Je regardai Jérémie.

Splendide, ma foi !

C'est l'un des quatre grands prophètes qui doivent supporter la chaire de Notre-Dame, dont je vous ai dit quelques mots dans une causerie.

C'est un vrai Jérémie, énorme, grave, pensif, l'œil dans l'avenir et mouillé de larmes, le front large, la pose désespérée, et tout atteste dans cette œuvre une étude profonde.

Ne dérangez pas Hébert, il travaille pour l'avenir.

* *

Ce n'est pas lui qui aurait fait le plan absurde de cette immense maison qu'on est en train de terminer sur la rue Saint-Jacques !

Vous savez, vis-à-vis les bureaux du *Star*, où je vois tous les jours nombre de badauds s'arrêter et s'extasier en disant : "Hein ! que c'est beau, c'est américain, cela !"

Eh bien, non, ce n'est pas beau du tout ; les ordres d'architectures sont placés à rebours, et le style général de tout ce monument disparate blesse l'œil.

La pierre vient de l'autre côté des lignes, et je n'ai jamais compris qu'on se soit donné la peine de l'y aller chercher, car ses tons bruns et sombres n'ont rien de réjouissant.

Brouh... cela donne froid !

Combien je préfère notre belle pierre grise, solide, qui se prête si bien aux grands effets, et qui, dorée par les rayons du soleil, a un air de gaieté qui vous met de bonne humeur.

J'espère bien que cet essai de la rue Saint-Jacques restera seul.

Bonne nouvelle ! Le drapeau de Carillon figurera dans la procession nationale.

Il y a cent vingt-six ans que le marquis de Montcalm, à la tête de quelques milliers de soldats et de miliciens, a battu le général anglais Abercromby, malgré la disproportion du nombre, sur les hauteurs de Carillon.

Cet éclatant fait d'armes est resté célèbre, et nous avons le droit d'en être fiers.

Depuis la conquête, le drapeau de Montcalm a été religieusement conservé, et ce n'est qu'en de grandes occasions qu'il nous est donné de voir cette relique.

L'importance de la démonstration qui aura lieu le mois prochain, nécessitait la présence de ce vieux drapeau à la fête du 24 juin.

"Il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur !"

* *

Il est bon aussi que ce drapeau, qui rappelle une belle et bonne victoire remportée sur les Anglais, passe déployé devant la colonne érigée sur la place Jacques-Cartier et qui supporte Nelson.

Je ne puis jamais réprimer un sourire de pitié quand je passe par là et que j'aperçois ce stupide monument, escorté de deux canons.

Pourquoi Nelson ? En quoi le nom du célèbre amiral est-il lié à l'histoire du Canada ?

Il a toujours l'air de se demander pourquoi on a été le jucher là-haut.

Je sais bien qu'il a fait la cour à une jeune fille de Québec, mais enfin ce n'est pas une raison sérieuse.

Pourquoi, dans tous les cas, l'avoir placé de manière à ce qu'il tourne le dos à la Place, aux fleuves et aux navires ?

La statue elle-même tombe en ruine, regardez la du nord-est et vous verrez un trou grand comme la tête. Il est certain qu'un beau jour, elle va tomber sur la nuque d'un passant.

Et les deux canons ?-que signifient-ils ?

Tous deux sont boiteux, leurs affûts sont détachés et font bien piteuse mine.

Qu'on jette donc à bas ce marin stylite et qu'on érige à sa place un Maisonneuve ou un Cartier !

Cela aura du bon sens.

* *

En écrivant le nom de Maisonneuve, il me revient à la mémoire que vendredi dernier était le deux cent quarante-deuxième anniversaire de la fondation de Montréal.

Si son fondateur revenait, il ne serait fier de son œuvre et des résultats obtenus.

Deux jours plus tard, on célébra la première messe dans l'île de Montréal.

C'est encore pendant le mois de mai, le 13, que fut érigé le diocèse de Montréal, par le pape Grégoire XVI, il y a quarante-huit ans.

* *

Une autre chose qui aurait bien du bon sens serait de mettre un impôt sur les pianos.

Pas sur les pianistes, non, pas encore, il faut procéder par gradation.

Savez-vous combien il y a, dans la province de Québec, de ces instruments de torture qu'on appelle pianos. Ni moi non plus.

N'importe ! un de mes amis me disait dernièrement à ce sujet :

—Le trésor public est vide, notre dette est énorme et les budgets fantaisistes de nos trésoriers provinciaux se soldent chaque année par des déficits. Eh bien ! il y a un moyen de tout payer, capital et intérêt. Taxez les pianos ! On impose bien une licence sur le *pigeon hole*.

Je crois qu'il avait raison car, en vérité, entre le piano et le *pigeon hole*, je me demande lequel de ces instruments de plaisir est le plus ennuyeux et le plus digne d'être taxé.

GALLUS.

On poursuit activement à Woolwich des expériences sur les poudres produisant explosion sans fumée. On a remarqué, en effet, dans les derniers engagements au Soudan, qu'au moment le plus critique, la fumée rendait impraticable la direction du tir. Les Arabes en profitaient pour se couler à plat ventre jusque sous le fusil du soldat qu'ils attaquaient à l'arme blanche. En mer, avec le feu d'une escadre, les inconvenients sont plus grands encore, c'est ainsi qu'à Alexandrie on a brûlé les quartiers du commerce en croyant tirer sur les forts.

PAS CHAUVINS

Avez-vous jamais remarqué le chauvinisme dont font preuve certains Français de passage ici ou aux Etats-Unis ? Tout leur paraît mal fait. Vous les entendez sans cesse dire : Dans mon pays on fait de telle ou telle manière. Tel service est organisé de telle ou telle façon. Dans mon pays le vin est meilleur, l'été est plus long, l'hiver est plus court, les rues sont mieux pavées, on s'habille avec plus de goût, on s'amuse mieux au théâtre, à l'opéra, etc. Ces *Canadiens des vieux pays*, comme les appelle si bien mon ami Bouthillier, n'ont qu'un tort : c'est d'oublier que le Canada n'est pas la France, et que ce qui convient à la France ne convient pas toujours au Canada. Cette manie me paraît assez inoffensive et, dans tous les cas, elle part d'un bon mouvement. Si l'amour du sol natal, ce sentiment naturel à tout homme bien né, était banni du reste de la terre, on devrait le retrouver dans le cœur du Français né malin, mais un tant soit peu casanier.

* *

Bien différent du Canadien de France qui émigre très peu, est le Français du Canada qui émigre beaucoup trop. En voilà un qui n'est pas chauvin ! Seulement, il a parfois le tort de tomber dans le défaut contraire, ce qui n'est pas mieux. Mais Dieu me garde de vouloir généraliser ; ce serait me rendre coupable de la faute que j'ai l'intention de reprocher à d'autres. J'ai dit que certains voyageurs Français m'ont paru un tant soit peu porté au chauvinisme, j'affirme maintenant que quelques-uns de mes compatriotes tombent dans l'excès contraire. Citons quelques preuves à l'appui de cette assertion.

Combien de fois n'ai-je pas entendu des Canadiens-français dire en apprenant que l'un des nôtres avait commis quelque balourdise : "C'est bien canadien cela ! Eh bien ! là, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais de pareils propos me donnent sur les nerfs. Remarquez que presque toujours ce jugement, porté à la légère, est tout à fait erroné. Il serait juste que les Canadiens devraient être les derniers à l'admettre. Nous avons nos défauts, et ils sont peut-être plus nombreux qu'ils ne devraient l'être, mais est-ce là une raison pour prétendre que ces défauts sont inhérents à notre caractère national ?

S'il existait ailleurs un peuple parfait, je m'en réjouirais et je me consolerais de notre infériorité relative, en songeant que ce serait une preuve de la possibilité pour nous d'atteindre à la perfection. Malheureusement, la perfection n'est pas de ce monde. Nous avons encore beaucoup à faire pour atteindre la limite extrême du perfectionnement, mais ce n'est pas en créant chez les nôtres la fausse impression que notre race est inférieure aux autres que nous réussirons à l'atteindre.

* *

Il y a bien longtemps qu'on nous prêche d'imiter les races qui nous entourent, et il ne faut pas s'étonner si quelques-uns d'entre nous ont pris les vices de ces dernières. Ce n'est pas une raison pour attribuer à toute la nationalité des défauts qui n'appartiennent qu'à des individus isolés, ni pour trouver détestable chez nous ce qu'on ne se laisse jamais d'admirer chez d'autres.

Un étranger fait banqueroute et empoche des millions de dollars. Quel génie des affaires ! dira-t-on. Il n'y a pas de danger qu'un Canadien en fasse autant ! Qu'un des nôtres se trouve absolument dans le même cas : "Voyez-donc quelle malhonnêteté ! C'est encore un Canadien," s'écrieront les mêmes gens en se voilant la figure. Si un Canadien s'occupe de son commerce et préfère les profits sûrs aux coups hardis qui amènent souvent la ruine, il n'a pas le génie des affaires. S'il se montre généreux, c'est un prodige. S'il ménage ses sous, c'est un avare ; un Canadien peut seul atteindre ce degré de mesquinerie.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que si l'un des nôtres fait quelque chose qui force ses compatriotes à l'admirer, vous n'entendez jamais ces derniers dire que cela est dû au fait qu'il est Canadien. Par contre, il faut que notre nationalité soit tenue responsable de tout ce qu'un des nôtres peut faire de mal. Si nos compatriotes d'origine étrangère possèdent une qualité que nous devrions imiter, c'est bien leur fierté nationale.

* *

En parcourant l'autre jour l'un des journaux les

mieux faits de notre presse canadienne française, je suis tombé sur l'entrefilet suivant :

"Une compagnie est en voie de formation aux fins de publier, à Montréal, une nouvelle gazette qui aura nom *L'Univers*, et sera l'organe de sir Hector Langevin. Bientôt donc *Le Monde* sera aux prises avec *L'Univers*, l'hon. M. Chapleau et sir Hector. On peut s'attendre à des émotions. Point de place pour deux grands hommes de notre province sous la calotte du ciel fédéral. Pauvres Canayens !"

C'est cela ! La nouvelle peut être fausse en tous points. Le nouveau journal en question paraîtra-t-il, ne paraîtra-t-il pas ? S'il paraît, combattra-t-il M. Chapleau dans l'intérêt de sir Hector ? Si ce journal et *Le Monde* en viennent aux prises, lutteront-ils à armes courtoises et se borneront-ils à soutenir franchement leurs opinions respectives, comme c'est leur droit ? Autant de questions que l'avenir seul pourra résoudre. Et comme la solution du problème pourrait se faire attendre, comme, après tout, elle pourrait bien être de nature à ne pas nous fournir le moindre prétexte de nous apitoyer sur la perversité de ceux qu'on appelle si élégamment les *Canayens*, saisissons la balle au bond et allons-y gaiement.

* *

Si je ne connaissais l'auteur de l'entrefilet en question pour un patriote sincère et pour un ami dévoué des Canadiens-français, je serais tenté de croire qu'il s'est réjoui de saisir un semblant d'occasion pour trouver à redire contre ses compatriotes. Eh ! c'est précisément parce que j'ai souvent entendu des Canadiens intelligents, instruits et dévoués à leur nationalité, prendre plaisir à dénigrer leurs propres compatriotes, que je crois devoir protester contre cette tendance qui nous fait beaucoup plus de tort qu'on ne le croit généralement.

Si ces remarques déplacées avaient pour auteur des Canadiens assez dépourvus de cœur, d'intelligence et de bon sens pour avoir réellement honte de leur nationalité, le mal ne serait pas grand. Heureusement, ceux-là sont assez rares, et l'on se console facilement de leur apostasie nationale. La nationalité est bien au-dessus de leurs sarcasmes, et nous pouvons nous passer d'eux.

Mais lorsque des reproches, le plus souvent immérités, nous sont lancés par des hommes que l'on considère à bon droit comme les porte-étendard de la race française en Amérique, lorsqu'on voit ceux qui se montrent le plus empressés à nous écraser de compliments le jour de notre fête nationale, passer le reste de l'année à nous dénigrer sans avoir l'air de s'en apercevoir, il est temps de se demander, si les éloges outrés que l'on nous décerne à jours fixes, nous dédommagent suffisamment des injures dont on nous abreuve pendant le reste de l'année.

* *

Plus que tout autre, notre peuple a besoin qu'on lui rappelle ce qu'il est, ce qu'il peut faire. On lui rappelle assez souvent ce qui a été fait par ses ancêtres, mais on semble avoir entrepris l'odieuse tâche de le convaincre qu'il est dégénéré. Eh ! laissez donc cette tâche aux ennemis de notre race, qui s'en acquittent malheureusement trop bien ! Vu notre condition de peuple soumis à une race étrangère, notre classe illettrée est malheureusement déjà trop portée à croire à la prétendue supériorité des nationalités qui nous entourent, et, loin d'encourager cette tendance, loin de donner l'exemple de l'abjection la plus servile, nos hommes instruits devraient faire tous leurs efforts pour prouver, ce qui est vrai du reste, que tels que nous sommes, nous n'avons aucune raison de rougir de notre nationalité.

RÉMI TREMBLAY.

LA MARCHANDE D'ALLUMETTES

(Voir gravure)

Voyez cette jolie fille à l'air souffreteux et maladif. C'est la misère qui la conduit tous les soirs à la porte des grands théâtres de Londres, où elle offre des allumettes aux fumeurs.

Elle vit des miettes des plaisirs et du luxe des riches, et, quand elle aura pu ramasser quelque menue monnaie, elle regagnera le grenier où l'attendent une mère infirme et plusieurs petits frères.

C'est toujours le même contraste : dans la salle de spectacle, l'opulence ; à la porte, l'indigence !



LES DRAMES DE LA MER—LE NAUFRAGE DU PAQUEBOT LE "DANIEL-STEINMANN."

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE V

(Suite)

Faraude, en entrant dans la cuisine, jeta un coup d'œil investigateur autour d'elle.

—Eh bien, monsieur, dit-elle, vous n'avez donc pas gardé Mathurin, selon votre charitable promesse ?

—Il n'est pas venu, Faraude, il n'est pas venu ; je n'ai vu personne.

—Il lui sera arrivé quelque chose, grommela Faraude en épinglant la pièce de son tablier de toile ; il aura fait quelque étourderie, et M. le curé l'aura puni. Le jour de Noël pourtant, un homme de Dieu pourrait bien pardonner à un enfant et ne pas le priver de son congé.

M. Ronan, qui s'en allait vers la grande table ronde, en racontant à Clémence comme quoi en faisant un somme il avait rêvé qu'on volait l'oie de Noël, n'entendit pas cette réflexion, et le petit accès d'humeur de Faraude n'influa pas sur la gaieté générale.

Elle-même se remit bien vite en écoutant Clémence qui peignait à ses parents les splendeurs de la grand-messe.

C'était M. le curé lui-même qui avait officié ; il y avait sur l'autel une garniture de fleurs d'or donnée par la femme de l'adjoint ; l'église était remplie à ne pas permettre de tourner sa chaise ; c'était un prêtre étranger qui avait prêché, et quel beau sermon il avait fait !

Enfin, rien n'était oublié dans cette bonne et douce conversation d'une famille foncièrement chrétienne où tous les cœurs étaient animés des mêmes sentiments. Faraude, selon son habitude, se mêlait de loin en loin à la conversation et apportait au récit de Clémence l'appoint de ses propres observations qui étaient parfois d'une finesse étonnante.

Au dessert, on arrangea l'après-midi. Il fut convenu que toute la famille assisterait aux vêpres.

A l'issue des vêpres on ferait quelques visites de parents, on irait voir les crèches et prendre chez les pâtisseries suisses la grande tarte qui serait la pièce résistante du désert du dîner de Noël.

Le soir après le dîner, on monterait dans la chambre de M. et Mme Ronan, on jouerait aux cartes, aux échecs, et un bon grog viendrait terminer hygiéniquement la soirée.

—Et à dix heures tout le monde sera couché, dit Mme Ronan qui n'aimait pas les veilles prolongées ; je te recommande de le dire à la jeunesse, Ronan.

Naturellement, Faraude opinait du bonnet à tous ces projets, se préparait de bonne grâce à garder la maison et s'engageait à servir le dîner pour six heures.

Bientôt elle se trouva seule dans la vieille maison et, comme nulle opération culinaire ne réclamait encore ses soins, elle se mit à tout ranger autour d'elle.

Puis quand son œil exercé ne trouva rien à reprendre à l'agencement des divers ustensiles dont elle avait le maniement et la garde, elle se dirigea vers une vaste armoire qu'elle ouvrit toute grande.

Là s'étaient ses richesses personnelles, en linge et en ces bons habits de drap qui lui avaient valu le surnom de Faraude ; là s'entassaient, sous la forme de vêtements inusables, ses économies de dix ans.

Quelque bien fermée que soit une armoire, il s'y glisse toujours quelques poussières, et Faraude les fit

bien vite s'envoler en frappant sur les piles. Puis elle déplia quelques pièces uniquement pour le plaisir de voir briller les plis du beau drap lustré. Le temps des étrennes approchait, et elle croyait déjà entendre à ses oreilles la voix joyeuse de son maître s'écrier en frappant sur sa plus belle pièce de drap :

—Eh bien, Faraude, voilà un an de plus que nous sommes ensemble, quelle est la pièce d'habillement que tu désires pour cette année ?

Et Faraude examinait, déplaçait, calculait. Finalement elle fit quitter à un corselet, qui montrait un peu la corde, la pile d'honneur pour le placer parmi les vêtements de rebut entassés dans le bas de l'armoire.

Cette exécution faite, elle prit dans son tablier un de ces cocos ouvrages dans lesquels s'enroulent les chapelets, ferma les deux battants de l'armoire, mit la clef dans sa poche et retourna s'asseoir au coin du feu.

Elle venait de dévisser le coco et plaçait entre ses doigts rugueux un chapelet à granis noirs, quand elle entendit frapper à la grande porte qui fermait la cour.

souliers éculés, et lui appliqua un double baiser sur la joue.

Puis, refermant la porte, reprenant son balai, et s'en allant vers la cuisine, elle ajouta :

—Pourquoi es-tu venu par là, petit frère ? Tu sais bien que cette porte là, par où entrent et sortent les ballots, ne s'ouvre jamais les dimanches ni les jours fériés.

—Et par où serais-je entré ? dit Mathurin jouant l'humeur.

—Par la boutique donc. La porte reste ouverte, d'abord parce qu'elle a une clochette qui annonce l'entrée des gens ; puis parce qu'il se trouve toujours quelqu'un dans la boutique, et qu'il n'y a qu'à jeter un coup d'œil par la porte vitrée pour voir ce qui se passe dans la boutique.

—J'aurais pu venir ce matin, mais j'ai pensé que vous étiez tous à la grand-messe, dit Mathurin en se laissant tomber sur une chaise.

—Je te l'ai dit, petit, jamais la maison reste seule, il y a trop de choses à garder dedans. Ce matin, c'est monsieur qui a fait la soupe, la messe de nuit l'avait fatigué. Il avait dit qu'il t'inviterait à

dîner si tu venais, et j'étais bien au regret de ne pas te voir arriver. Mais puisque te voilà, il n'y a pas de mal. Veux-tu manger quelque chose en attendant le souper ?

—Merci, j'ai déjeuné.

—Où ?

—Au Cheval-Blanc.

—Au Cheval-Blanc ! répéta Faraude en fronçant les sourcils ; c'est donc à crédit que tu as déjeuné ?

—Non, un camarade qui a payé pour moi.

Faraude hocha la tête d'un air désapprobateur, et, déposant son balai dans l'encoignure de la cheminée, s'assit vis-à-vis du jeune homme et reprit avec sa bonne humeur habituelle :

—Parlons un peu des messieurs du presbytère. Comment va M. le recteur ?

—Comme un homme qui a eu la bile remuée par la colère, répondit d'une voix sifflante Mathurin.

—La colère, la colère ! répéta Faraude, un saint homme ! Il fallait donc que le bon Dieu fût offensé, car pour ce qui est du reste, il ne serait pas capable d'élever la voix.

—Je te promets, Marion, qu'il avait une bonne voix pour me donner mon congé, et une bonne main pour me faire passer la porte.

—Ton congé, Mathurin, ton congé ! La porte ? Tu as un congé de plusieurs jours ?

—Je l'ai pris, Marion, et je l'ai pris pour tout de bon. Je ne veux plus aller au Courtil, je ne veux pas être prêtre.

D'un geste plus vif que la pensée, Faraude avait saisi son balai, et, l'appliquant d'une main sur les épaules de son frère, elle le saisit de l'autre au collet et se mit à le secouer si rudement, que le chapeau du jeune

homme roula sur le carreau.

—Ah ! tu t'es fait renvoyer du presbytère, s'écria-t-elle ; ah ! méchant garçon, après ce que j'ai dépensé pour toi, tu ne veux pas être prêtre ! SI ON N'ÉTAIT NOËL AUJOURD'HUI, JE TE CASSERAIS MON BALAI SUR LE DOS.

—Et cela changerait-il quelque chose à ce qui est fait ? glapit Mathurin qui était blême de rage, mais qui ne pouvait se soustraire aux poignets nerveux de son aînée. Et quand mon père me casserait la tête à coups de bûches de hêtres, est-ce que je peux apprendre le latin, moi ?

—Mais puisque tu apprenais la grammaire à l'école ? riposta Faraude qui le tenait toujours par le collet.

—Est-ce que c'est la même chose ? As-tu fini de me secouer, Marion ? Tu ferais mieux d'écouter ce que j'ai à te dire. Il y a bien des manières de se tirer quand on sait ce que je sais, et si tu veux patienter je deviendrai un commis puisque je ne veux pas être prêtre.



Si ce n'était Noël aujourd'hui, je te casserais mon balai sur le dos. (Voir page 21.)

—Ce sont des gamins, dit-elle tout haut. Cette porte là ne s'ouvre que les jours où l'on travaille.

Mais les coups très réguliers redoublaient, et Faraude impatientée se saisit d'un balai, sortit, traversa la cour et se dirigea vers la porte à laquelle on frappait.

—C'est une honte de faire du tapage comme cela à la porte d'une honnête maison pendant les offices de Noël, dit-elle tout haut ; et si vous frappez encore, mauvais drôles, vous sentirez le poids de mon balai.

—Eh bien, c'est comme ça que tu me reçois ? dit une voix grêle ; il faut pourtant bien que je frappe si je veux entrer.

Aux premiers mots Faraude avait souri doucement, et la phrase était à peine achevée que la porte s'ouvrait sous sa main.

—Ah ! mon Mathurin, c'est donc toi, dit-elle gaiement.

Et elle entoura de ses deux bras le visiteur, un petit jeune homme brun, aux vêtements râpés, aux

Cette parole raviva la blessure de Faraude. Elle lâcha à la fois le balai et le collet et, se laissant tomber sur le fauteuil de paille qui se trouvait à sa portée, elle se cacha le visage de ses deux mains en répétant d'une voix sanglotante :

— Pas prêtre ! pas prêtre !

Mathurin la regardait d'un air moitié narquois, moitié fâché.

Evidemment, il ne s'était pas attendu à ce que sa révélation occasionnât de si violentes émotions.

Pauvre Faraude, elle avait cru que ce petit être qu'elle avait vu naître aurait comme elle la piété facile, et elle n'avait reculé devant aucun sacrifice pour lui faire donner l'instruction nécessaire.

Mais ces deux enfants d'un même père, la grande fille robuste et le garçon malingre, étaient aussi dissemblables au moral qu'ils l'étaient au physique.

Faraude était un type de franchise, Mathurin avait, tout jeune, recherché les bénéfices de l'hypocrisie ; Faraude avait pour le désordre une haine vigoureuse, Mathurin ne haïssait que l'ordre et la régularité.

Faraude bénissait la dure obligation où elle était de travailler tous les jours et de gagner son pain à la sueur de son front.

Mathurin n'avait redouté l'état de sabotier que parce qu'il ne se sentait pas le courage de vaincre sa paresse.

Mais enfin elle n'avait pas compris cela, la pauvre Faraude, elle avait vu, dans sa jeunesse passée dans les bois, que tous les oiseaux du même nid se ressemblent ou à peu près ; et elle n'avait pas réfléchi que, dans la famille humaine, il y a d'autres dissemblances. Et maintenant que cette vérité lui apparaissait, elle pleurait, la pauvre fille, elle pleurait à chaudes larmes sur cette vocation manquée, sur ses saintes ambitions déçues.

Mathurin la laissa pleurer, il ne lui parla que lorsque ses larmes parurent s'arrêter ; mais avec quelle adresse et quelle douceur rusée il lui parla !

S'il avait quitté aussi brusquement le presbytère, c'était grâce au sacristain qui était allé raconter méchamment une farce inoffensive à M. le recteur. Du reste, il y avait bien longtemps déjà qu'il se trouvait malheureux sans oser le dire. Faraude connaissait pourtant bien le caractère de la sœur de M. le recteur, qui dirigeait son ménage ; cette vieille Caroline qui la détestait, elle, Faraude, ne pouvait souffrir les pensionnaires de son frère.

A cet endroit du récit, Faraude essuya ses dernières larmes et devint attentive en quelque sorte malgré elle. L'enfant rusé avait touché la corde sensible.

C'est que ce n'était point une vieille fille comode, que la sœur de M. le recteur, il était certain qu'elle n'avait jamais brillé par sa charité vis-à-vis du pauvre petit sabotier, et Faraude s'était souvent heurté à son implacable orgueil.

Cette fille honnête, mais dominante et acariâtre, avait toujours été le point noir dans les arrangements de Faraude avec M. le recteur, et c'était avec une indignation croissante qu'elle écoutait les récits de Mathurin, énumérant ses griefs un à un et de façon à ce que chacun d'eux frappât un coup douloureux sur le cœur sensible de sa sœur.

— Oh ! je le sais bien, dit-elle quand il eût fini, il faut être un ange pour vivre avec elle ; mais puisque M. le recteur était bon pour toi, et M. le vicaire aussi, il fallait rester, Mathurin, au moins jusqu'à la fin de l'année.

— Elle ne le voulait pas, elle poussait toujours son frère à me renvoyer, disant que puisque je ne devais pas entrer au séminaire, il avait bien tort de me garder, la pension que tu payais n'était pas assez forte.

Faraude soupira.

— Elle n'avait pas tort, dit-elle ; c'était à bien bas prix que tu avais été reçu, et à quoi bon continuer ton instruction si tu dois retourner la forêt ?

Mathurin pâlit.

— Mon père ne voudrait pas de moi, balbutia-t-il, et je ne saurais comment m'y prendre pour creuser un sabot.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

— Je voudrais continuer le chiffre et l'orthographe, et je serais sûr d'avoir une place de commis dans un des grands magasins de St-Cornély, ou bien je deviendrais clerc chez un des huissiers, ce qui est une très bonne place.

— Et où continuerais-tu cela, Mathurin ?

— Au collège de la ville.

— Tu n'es pas gêné ; mais ce n'est pas le collègue qui te nourrira et qui te logera.

— Au Cheval-Blanc, je serais nourri, logé, blanchi pour trente francs par mois.

Faraude le regarda fixement et, haussant les épaules :

— Et où trouveras-tu trente francs par mois pour cela, petiot ? Tous mes gages allaient à payer ta pension chez M. le recteur du Courtil ; mais je ne gagne pas ce que tu demandes pour le Cheval-Blanc.

— M. Ronan devrait bien augmenter tes gages, dit Mathurin avec humeur. Tu serais payée bien plus cher ailleurs que chez lui.

— Oh ! je le sais bien. Le soldat qui est brossier chez l'officier, notre voisin, m'a dit que sa maîtresse, qui change de cuisinière tous les huit jours, aurait bien désiré m'avoir à son service.

— Eh bien, dit Mathurin, dont les yeux brillèrent de désir, pourquoi ne changes-tu pas de place, puis que celle-là est beaucoup plus avantageuse ?

Faraude lui jeta un regard foudroyant.

— Est-ce que tu crois que j'ai le cœur ingrat comme toi ? dit-elle ; est-ce que tu crois que je vais par intérêt quitter de bons maîtres, qui m'ont prise dans la hutte de mon père et qui n'ont pas regardé combien il fallait d'aunes pour te faire des pantalons ? Non, non, ce ne sera jamais l'argent qui me fera les quitter.

— Mais ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper, c'est de toi. M. Ronan est un homme de bon conseil et qui connaît tous les marchands de la ville ; je vais lui parler de ton affaire. Mais où vas-tu coucher ce soir, Mathurin ? Est-ce que tu as de l'argent dans ta poche ?

— Un peu, répondit Mathurin négligemment.

Et, baissant les yeux, il ajouta :

— M. le vicaire ne m'a pas laissé partir sans me donner quelque sous, et j'ai vendu de petites choses dont je n'avais plus besoin.

— Combien t'a-t-il donné ? car il faudra bien lui rendre.

— Lui rendre ! C'est un cadeau qu'il m'a fait.

— Et comment pourrais-tu payer ta pension au Cheval-Blanc ?

— Pendant quinze jours, j'ai de quoi me suffire.

— Ce bon jeune prêtre ! Il n'en a pas trop pour lui cependant, car je sais bien que M. le recteur lui a acheté une soutane en cachette. Enfin, aujourd'hui tu n'auras pas de souper à payer. M. Ronan t'a invité à dîner ou à souper chez lui.

— C'est peut-être la première fois, Marion ; mais j'ai un camarade qui m'attend au Cheval-Blanc et qui me paie mon souper.

Faraude fronça les sourcils.

— Est-ce un vaurien comme toi ? dit-elle, et sais-tu où il prend son argent ?

— Son père lui en donne. C'est le fils du maire du Courtil. Il a pris des leçons avec moi au presbytère, et il est à présent au collège et pensionnaire du Cheval-Blanc.

— Tu donnes trop dans la grandeur, dit Faraude avec mélancolie ; le plus sage eût été de retourner chez ton père, maintenant que tu peux manier la hache tout comme un autre.

Mathurin fit entendre un petit sifflement moqueur et se levant répondit :

— Tu as été la première à le dire Faraude, je ne serai jamais qu'un mauvais sabotier.

— A présent il faut voir ce qu'il y aura d'avantageux à faire. Un an seulement de dépenses, un an, et j'aurai une bonne place et je ne serai plus obligé de demander rien à personne.

— Je parlerai de toi à M. Ronan, dit Faraude. C'est un homme juste et serviable.

— Quand ça lui plaît, Marion, et à mon sujet cela ne lui plaît pas toujours. Mais il est temps que je parte. Je viendrai te revoir demain et je te dirai bien exactement ce que je pense faire.

— A demain, répéta machinalement Faraude. Conduis-toi bien, Mathurin, et tâche d'aller au salut chez les Carmélites, puisque tu n'as pas assisté aux vêpres. Tu sais bien où est le couvent, et le salut est à cinq heures.

— Oui, oui, je sais cela, dit Mathurin.

Et il ouvrit la porte vitrée de la boutique en disant à sa sœur :

— A demain.

CHAPITRE VI

Restée seule, la pauvre Faraude fut reprise de chagrin et se remit à verser des larmes.

Plus elle pensait au renvoi de Mathurin, plus elle se désolait.

Elle avait fait de la vocation de son petit frère, qui était né malingre, le rêve de sa vie, elle avait consacré à son instruction le plus clair de ses économies, et voilà qu'il tournait le dos au sanctuaire et qu'il retombait sans état, sans pain, sur le pavé.

Et elle se l'avouait, c'était non seulement la vocation qui lui manquait, mais même cette piété si naturelle à son cœur à elle. Il n'avait pas eu un mot de regret pour le service du bon Dieu qu'il quittait, pas un mot de reconnaissance pour ce brave et bon curé qui avait cédé aux instances de Faraude par pure bonté d'âme.

Elle pleura tant et si bien, qu'elle avait encore les yeux rouges et les paupières humides quand, une heure plus tard, les Ronan entrèrent tout joyeux dans la cuisine.

— Hum ! hum ! il a plu par ici, dit M. Ronan en passant devant Faraude qui semblait fort occupée à faire reluire la broche destinée à l'oie.

— Est-ce que tu as reçu quelque mauvaise nouvelle, Faraude ? demanda aussitôt Clémence, en allant la regarder dans les yeux.

— La plus mauvaise qu'il m'était possible de recevoir, je crois. Qui m'aurait dit que le beau jour de Noël aurait été pour moi cette année un jour de chagrin ?

Naturellement, on la pressa de questions et elle raconta tout au long la visite de Mathurin.

— Tu n'es qu'une bête, Faraude, dit M. Ronan avec sa brusquerie amicale, et tu devrais rire au lieu de pleurer. Moi ça me décharge la conscience, car je disais que toute dévote et tout honnête que tu es, tu te préparais à faire ce qu'il y a de pis au monde, un mauvais prêtre.

Faraude, qui s'attendait à quelques paroles de compassion, essuya ses yeux et, piquée au vif, répondit :

— Si la sœur de M. le recteur et si le sacristain ne s'étaient pas acharnés contre lui, monsieur, et s'ils lui avaient montré un peu de bon vouloir, il ne se serait pas buté comme cela contre les études et contre le séminaire.

— Tu, tu, tu, chanta M. Ronan, mais assez sur ce sujet, ou le dîner de Noël sera manqué, ce qui serait une honte pour toi.

Il n'en fallut pas davantage pour redonner à Faraude toute son activité. Bientôt la cheminée s'emplit de feu, l'oie tourna solennellement devant un brasier et fut visitée tour à tour par tous les petits-enfants de M. Ronan, qui se trouvèrent bientôt au complet.

Le repas fut très gai et se prolongea assez tard. Faraude seule manqua d'appétit pour faire honneur à sa cuisine. Après avoir mangé à la hâte un bol de soupe, elle se mit à l'ouvrage afin de se débarrasser de toute la vaisselle inutile.

La compagnie était montée dans la chambre du premier ; mais bientôt Clémence descendit pour aider Faraude à nettoyer les quelques porcelaines de luxe qui avaient servi, et aussi l'argenterie qui se serrait toujours précieusement.

Ce soir là, par extraordinaire, elles travaillaient en silence, Faraude parce qu'elle avait son poids de chagrin, Clémence parce qu'elle était fort pressée de remonter là-haut où il y avait un jeune marchand du voisinage avec lequel elle était associée pour le loto.

— Voilà, dit-elle en mettant la dernière assiette de porcelaine sur le dressoir. As-tu fini de compter l'argenterie, Faraude ?

— Clémence, y avez-vous touché ? dit Faraude qui bouleversait le panier d'osier, je ne trouve pas la vieille petite cuiller de M. Ronan.

— Sa première cuiller d'argent ?

— Justement celle-là. Venez donc compter avec moi, faut croire que de pleurer donne la berlue.

Clémence alla compter et constata l'absence de la cuiller.

— J'ai remarqué que papa ne l'avait pas à son couvert, dit-elle tout à coup.

— Il devait l'avoir, Clémence, il devait l'avoir, sans cela il l'aurait demandée.

— Ah ! tu sais, les jours de fête on tient moins à ses habitudes. Veux-tu que j'aie m'en assurer ?

— Allez, vous pouvez lui demander cela dans l'oreille, parlez-en aussi à votre maman et jetez un coup d'œil sur la commode de la chambre. Les petites ont peut-être bu de l'eau sucrée. Allez vite, car le sang me chauffe. Il n'y a jamais rien eu de perdu ici en argenterie ni en autre chose.

Clémence ne se fit pas prier, elle devinait l'inquiétude de Faraude à son agitation, et savait que l'argenterie qui lui était confiée était l'objet de sa grande sollicitude.

En l'attendant Faraude compta, recompta et plongea la main dans toutes les casseroles. Comme elle n'avait pas jeté l'eau de la vaisselle, elle n'avait pas à craindre que la cuiller se fût perdue dans la litière de paille, qui se transformait peu à peu en petit fumier au fond de la cour.

Ses recherches à elle furent inutiles, la plus vieille cuiller de la maison, celle que monsieur Ronan avait achetée la veille de ses noces, pour que sa jeune femme ne mangeât pas ce jour-là dans l'étain, manquait à l'appel.

C'était donc avec une vive impatience qu'elle attendait le retour de Clémence, et rien qu'en entendant son pas léger dans l'escalier elle s'écria :

—Eh bien ! est-elle trouvée, Clémence ?

Mais Clémence répondit négativement. Elle et sa mère avaient visité les chambres, et quant à M. Ronan, il affirmait qu'il avait remarqué au dîner l'absence de son vieux couvert, mais qu'il n'avait pas jugé à propos de le réclamer pour ne pas occasionner de dérangement à Faraude.

Un nuage de désolation s'amassait sur le front de Faraude en écoutant les détails donnés par Clémence, et elle ne dit pas un mot pour retenir la jeune fille qui se hâta d'aller rejoindre ses parents.

La disparition de cette cuiller causait à la pauvre servante une sorte de terreur superstitieuse. Elle avait entendu dire dans son village que tout changement dans la destinée était ordinairement annoncé par un événement mystérieux comme la disparition d'un objet précieux, la mort subite d'un animal, fut-ce un simple poulet de basse-cour, la destruction d'une ruche ou d'un essaim.

—Il y a quelque diablerie en ceci, murmurait Faraude qui, de guerre lasse, s'était assise sur un large tabouret. Je n'ai pas quitté la maison, il n'est venu personne, je n'y comprends rien, et cela m'arrive justement le jour où Mathurin vient me percer le cœur en s'échappant du presbytère. Ah ! Seigneur, est-il possible que cette belle fête de Noël m'apporte tant de croix !

Seule dans sa cuisine, elle avait tout le loisir de s'attrister et de se désoler, et après avoir passé par toutes les phases de la désolation, elle commençait à s'irriter contre ces événements néfastes qui étaient venus troubler si maladroitement les joies du plus beau jour religieux de l'année, quand son maître apparut dans la cuisine juste au moment où sa présence n'était pas le moins du monde agréable à Faraude.

—Ma cuiller est donc trouvée que tu ne la cherches pas ? dit-il brusquement.

—Non, monsieur, elle n'est pas trouvée, répondit Faraude en se raidissant contre ses propres impressions ; mais quand je la chercherais jusqu'à demain dans cette cuisine, je perdrais mon temps et ma peine, puisqu'elle n'y est pas.

—Et où donc est-elle, Marion, et comment crois-tu qu'elle s'est égarée ?

—Cela, monsieur, je ne saurais le dire, je n'y vois que la malice du diable.

—Eh ! le diable a attendu bien longtemps avant de venir tâter à mon argenterie. Voyons, parlons raison. Depuis que Clémence m'a parlé de ça, je ne suis plus au jeu ni à la conversation, car j'y tiens à cette vieille cuiller, j'y tiens beaucoup. Elle me représente mon premier gain, ma première économie. Le premier argent que j'ai gagné, mes marchandises payées et mes dépenses faites, a été fondu dans ce couvert que j'ai offert à Madelon la veille de notre noce. Tu vois bien que j'ai de bonnes raisons d'y tenir.

—Ça c'est le comte du petit *robacheux*, dit Faraude qui n'était désolée de la disparition de ce couvert que parce qu'elle savait le prix que son maître y attachait.

—Eh ! oui, je rebâche ; mais c'est parce que je trouve que tu ne te donnes pas assez de peine pour retrouver une chose à laquelle je tiens.

—Mais, monsieur, que voulez-vous que l'on fasse quand on a cherché partout ?

—Es-tu sûre de n'avoir pas jeté l'eau de la vaisselle ?

—La voilà, dit Faraude en tendant la main vers un grand chaudron découvert, elle est là toute, celle de ce matin et de ce soir.

—Ce matin, j'ai dû me servir de mon couvert, ce matin il n'y avait personne chez moi, et si je n'avais

pas trouvé ma vieille cuiller, je l'aurais demandée.

—Vous l'avez eue ce matin, monsieur, vous avez mangé votre soupe avec.

—C'est vrai, je me rappelle. Mais alors, que diable est-elle devenue ?

—Il y a, dit-on, des rôdeurs qui s'introduisent de préférence pendant les offices dans les maisons ; mais la maison a été gardée.

—Et il n'est venu personne, ajouta Faraude.

—Si, dit M. Ronan, et son petit œil se mit à étinceler ; si, il est venu quelqu'un, Faraude.

Faraude le regarda, et, devenant rouge jusqu'à la racine presque blanche de ses cheveux blonds :

—Monsieur, dit-elle, est-ce de Mathurin que vous voulez parler ?

—Ne t'emporte pas, Marion, ne t'emporte pas. Que diable, ton frère n'est pas un petit saint, puis qu'il jette le froc aux choux.

—Mais il n'est pas un voleur, s'écria Faraude en se levant toute droite. Il n'y a pas eu de voleurs dans ma famille, monsieur, et je ne sais pas ce que le diable vous met en tête de m'injurier comme ça aujourd'hui où j'ai du chagrin plus que je n'en peux porter.

—Mais, Faraude, je ne t'injurie pas.

—Toi, tu es hors de cause, n'as-tu pas ma caisse à garder ? Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, c'est de Mathurin.

—Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas non plus le droit de parler de lui au sujet de cette maudite cuiller. C'est mon frère, après tout, et je ne mangerais pas longtemps du pain dans une maison où on le traiterait de voleur.

Et, se cachant la figure de ses deux mains, elle sembla se fondre en un déluge de pleurs.

—Au diable soient tes larmes et tes colères, Faraude, dit M. Ronan, furieux à son tour de la tourmente que les choses avaient prises. Je n'ai pas dit que Mathurin avait volé, quoique je ne me ferais pas scrupule de le penser, et te voilà partie pour la défense de ce petit vaurien qui t'a mangé le plus clair de ton argent. Laissons cela, laissons cela, nous ne parlerons plus de la cuiller que demain. Bon, voici la compagnie qui descend. Vas-tu pouvoir éclairer pour le passage de la boutique ? Non, je m'en charge.

Il prit le chandelier de fer de Faraude et s'en alla vers l'escalier, pendant que la pauvre fille se sauvait dans sa chambre à coucher.

Des souhaits de bonne nuit furent échangés ; puis les lourds verrous furent tirés et M. Ronan et Clémence revinrent sur leurs pas.

—Tiens, Faraude est couchée, dit Clémence ; elle a bien fait, car elle ne pouvait se consoler de ne pas avoir trouvé la cuiller.

—Paix, dit M. Ronan, ne prononce plus ce mot. Il a été assez parlé de cela aujourd'hui. Trop peut-être pour la paix de cette maison. Faraude a bon cœur, mais il y a bien sûr du salpêtre dans sa tête, et de temps en temps il faut qu'il parte.

Là-dessus le père et la fille remontèrent sans avoir entendu la voix cordiale de Faraude leur crier à travers sa porte, selon son habitude :

—Bon soir, mes maîtres, bonne nuit.

(La suite au prochain numéro.)

LE NAUFRAGE DU DANIEL-STEINMANN

(Voir gravure)

L'Océan Atlantique a été le théâtre, il y a quelques semaines, d'un de ses grands sinistres maritimes, dont la fréquence est bien faite pour épouvanter les voyageurs qui sont obligés de s'aventurer sur mer.

Dans la première semaine d'avril, le steamer belge, le *Daniel-Steinmann*, appartenant à la compagnie la Croix-Blanche d'Anvers, est parti de cette ville, à destination de New-York, s'est perdu totalement à 20 milles d'Halifax.

Depuis plusieurs jours le temps était brumeux. Il avait été impossible de prendre des observations, et les compas obéissaient sans doute à une attraction quelconque causée par la grosse mer. Le capitaine, ne connaissant donc pas exactement sa route, a confondu le phare de Sambro avec celui de la pointe de Chebucto, et le navire s'est jeté en plein sur les récifs.

Le nombre des noyés s'élève au chiffre effrayant de cent vingt-quatre, dont quatre-vingt-dix passagers et trente-quatre hommes d'équipage.

Cette nouvelle a causé à New-York, à Anvers et en Allemagne une très grande émotion.

UN VIEUX CURÉ.

Autrefois, dans notre village,
Vivait un modeste curé ;
Vieillard au front courbé par l'âge
Et des malheureux vénéré,
Il visitait sous l'humble mousse
La pauvreté dans l'abandon,
Et quand il parlait, sa voix douce,
Parlait de paix et de pardon.

A sa porte au jour de l'épreuve,
Personne ne frappait en vain ;
Avec l'orphelin et la veuve
Il savait partager son pain.
Si quelque brebis indocile
Loin du droit chemin s'égarait,
Tendre appui du roseau fragile,
Doucement il la ramenait.

Quand les habitants du village
Venaient prendre l'air frais du soir,
Autour du chêne au grand feuillage
Avec eux il allait s'asseoir ;
Quand la nuit était froide et noire,
Il allait au coin de leur feu
Leur lire une touchante histoire,
Prise dans le Livre de Dieu.

Le dimanche, après la prière,
Il leur disait : "Aimez-vous bien ;
L'amour est la vertu première,
Et sans l'amour la foi n'est rien.
Ne condamnez jamais personne ;
Aux lois de Dieu soyez soumis ;
Si vous voulez qu'il vous pardonne,
Pardonnez à vos ennemis !"

Puis, dans sa naïve éloquence
Il prêchait avec charité,—
A l'épouse, la bienveillance,
A l'époux, la fidélité ;
A l'opprimé, la patience ;
Au coupable, le repentir ;
Au jeune enfant, l'obéissance ;
Au vieillard, la vie à venir !

A sa fête, garçons et filles
Lui portaient bouquets et présents ;
On le voyait sous les charmes
Sourire à leurs jeux innocents.
Chacun l'aimait, car sous son aile
Venait s'abriter le malheur ;
Car sa tendresse paternelle
Prenait part à chaque douleur.

Mais le vent des morts tout emporte...
Un jour, hélas ! du vieux pasteur,
La mort vint trapper à la porte ;
Il s'endormit dans le Seigneur.
Il ne voulut qu'une croix noire
Pour accompagner son cercueil,
Et pour honorer sa mémoire
Tout le village prit le deuil.

BIGOT.

DE PARTOUT

—M. Bergeron, député du comté de Beauharnois, vient d'entrer à la rédaction du *Monde*.

—L'hon. juge Routhier est de retour de son voyage d'Europe.

—Un tremblement de terre a fait quelques dégâts dans la région méridionale de la mer de Marmara.

—On parle, à Québec, d'établir un boulevard sur l'emplacement des anciens édifices parlementaires.

—La France a armé 600 navires cette année pour la pêche à la morue à Terre-Neuve et en Islande.

—Douze Sœurs Grises sont parties de Montréal, avec le R. P. Lacombe, pour les missions du Nord-Ouest.

—La convention des démocrates du New-Jersey (E.-U.), s'est prononcée en faveur de Tilden et Hendricks.

—Les conspirateurs continuent leur œuvre en Angleterre et en Irlande, et on vient de faire de nouvelles découvertes de dynamite.

—Un correspondant allemand d'un journal de Paris a été expulsé de l'Allemagne par Bismarck, parce qu'il a critiqué la loi contre les socialistes.

—Depuis le commencement de l'année jusqu'au 30 avril dernier, 36,820 immigrants sont venus au Canada. Sur ce nombre 20,550 se sont fixés au pays.

—La Russie et la Perse s'occupent de déterminer leurs nouvelles frontières, par suite de la récente acquisition faite par la Russie du territoire de Merv.

L'ART MÉDICAL EN CHINE

La chirurgie est connue en Chine. Quand un Chinois se casse un membre on se borne à le coucher dans un lit. Là, les os brisés se ressoudent tout seuls, ou le malade reste estropié pour la vie, à moins qu'il ne succombe au milieu d'atroces souffrances. La nature décide en pareil cas de son sort ! Les Chinois ignorent même l'usage des bandages. Jamais ils n'ont tenté l'amputation d'un membre. Ils connaissent la vaccine, mais ils dédaignent d'y recourir.

Quand un Chinois est frappé d'apoplexie, il est convenu qu'il a été frappé par le vent.

Lorsqu'un des sujets du fils du Ciel est atteint d'aliénation mentale, le traitement est d'une extrême simplicité : on le garotte solidement, on le couche et on l'abandonne à son sort.

CE N'EST PAS MA FAUTE

Lili a cassé une jolie tasse à sa maman :

"Ce n'est pas ma faute, dit-elle en pleurant : c'est la tasse qui a glissé."

Jean-Baptiste a fait à son pantalon un accroc énorme, irréparable :

"Mais bien sûr, ce n'est pas ma faute ! C'est ce vilain clou que je n'ai pas vu."

Jacques a poussé son petit frère, qui est tombé et s'est fait une grosse bosse au front :

"Ce n'est pas ma faute, c'est le petit frère qui s'est mis devant moi."

Hermini a très mal fait son ourlet :

"Ce n'est pas ma faute ; c'est mon dé qui est trop grand et mon aiguille qui était toute rouillée."

Adrien a fait un gros pâté sur sa page d'écriture :

"Ce n'est pas ma faute. Le grand frère avait rempli l'encrier sans rien dire."

Marthe n'a pas su ses leçons :

"Non, ce n'est certainement pas ma faute. Ma géographie est perdue et ma grammaire est déchirée juste à la page qu'il fallait apprendre."

Diane a mal fait sa division :

"Ce n'est pas du tout ma faute ; Mlle Marie a fait les chiffres si drôlement, que je n'y ai rien compris."

Arthur a été dernier en version latine :

"Ce n'est pas sa faute ; c'est le *De Viris* qui est trop difficile à traduire."

Henri a pris un gros rhume parce qu'il a mis les pieds dans le ruisseau et qu'il a négligé de changer de chaussures en rentrant :

"Mais ce n'est pas sa faute, c'est Jeanne qui lui a tout de suite proposé une partie de cartes."

Constance a mangé trop de homard et de tarte aux pommes, et elle a eu une affreuse indigestion :

"Ce n'est pas sa faute, pauvre enfant ! c'est son amie Maria qui lui a dit que ça ne faisait pas de mal, qu'on ne peut jamais trop manger de ce qu'on aime."

Oui, oui, nous le savons, c'est toujours la faute de vos maîtres, de vos amis, de vos frères, de vos sœurs et des objets inanimés eux-mêmes, quand vous faites des sottises et des maladroites, quand vous vous trompez, quand vous déchirez vos habits et quand vous êtes malades. Ce n'est jamais la faute de votre négligence, de votre étourderie, de votre paresse, de votre ignorance, de votre brusquerie, de votre gourmandise.

VARIÉTÉS

Bébé se promène avec sa maman. Devant un magasin de ganterie, il reste stupéfait en voyant des gants de dame à seize boutons.
—Regarde donc, maman, on fait maintenant des bottes pour les mains ?

A l'examen du baccalauréat, l'examineur pose une question à un élève. Celui-ci reste coi.
—Est-ce que ma question vous embarrasse ? demande le professeur.

L'élève avec assurance :
—Non, monsieur, ce n'est pas la question, mais la réponse.

Une jeune fille et son prétendu se présentent devant le maire. Celui-ci pose la question : "Consentez-vous, etc." La fiancée répond franchement :
—Non !

Le magistrat d'un ton sévère :
—Pourquoi avez-vous attendu jusqu'à présent pour refuser de vous marier ?

—Parce que vous êtes la première personne qui me demande mon avis.

13244

PRIMES

OFFERTES PAR

"LE MONDE ILLUSTRÉ"

Chaque exemplaire du "MONDE ILLUSTRÉ" porte un numéro spécial pour le tirage, imprimé en **Encre Rouge**. Désireux d'atteindre une grande circulation dès le début de notre publication, qui est le seul journal illustré du Canada, nous offrons en **PRIMES** à nos lecteurs le montant total de nos annonces, soit **\$200** par mois.

La distribution de ces **PRIMES** sera faite par tirage et dans l'ordre suivant :

Le 1 ^{er} numéro sortant aura droit à	\$50.00
Le 2 ^e — — — — —	25.00
Le 3 ^e — — — — —	15.00
Le 4 ^e — — — — —	10.00
Le 5 ^e — — — — —	5.00
Le 6 ^e — — — — —	4.00
Le 7 ^e — — — — —	3.00
Le 8 ^e — — — — —	2.00
Les 86 derniers Nos. à \$1 chaque	86.00

En tout **94 PRIMES** représentant **\$200.00**

Le premier tirage se fera lundi, le **9 JUIN** prochain, dans la salle **VICTORIA**, au dessus du Club Jacques-Cartier, **No. 582, RUE STE-CATHERINE.**

Le public choisira parmi les personnes présentes celles qui surveilleront le tirage. Inutile d'ajouter que l'honnêteté la plus stricte y présidera.

Ainsi, nous pouvons assurer que **1,128** abonnés ou acheteurs de notre journal auront l'avantage de gagner chaque année depuis **\$1** jusqu'à **\$50**. Nous prions donc tous nos lecteurs de conserver avec soin chaque numéro jusqu'au tirage. La liste des numéros sortis sera publiée immédiatement après le tirage.

BERTHIAUME & SABOURIN.

J. A. RODIER, Gérant. PROPRIÉTAIRES.
BUREAU: 95, Rue St-Gabriel, Montréal.

UNE CHOSE

Que personne ne doit perdre de vue.

C'EST LA

GRANDE LOTERIE

—DE—

J. B. LABELLE,

QUI DONNE

A TOUTE PERSONNE DES BILLETS

Avec lesquels on gagne de

BEAUX OBJETS.

—AUSSI—

N'oubliez pas d'y aller.

PREMIÈRE COMMUNION

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.
Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40c
Bas en Soie, Blanc, Bon marché.
Gants en Soie Blanc, Bon marché.
Bas en Fil Blanc, Bon marché.
Gants en Fil Blanc, Bon marché.
Beaux Voiles Braidés, \$1.50 à \$5.00.

Nous avons ouvert nos **TWEEDS** nouveaux que nous vendons à grande Réduction : 50, 60, 70, 80, 90, \$1. **UN CHOIX MAGNIFIQUE.**

—NOS—

ÉTOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIRS

ET NOS

Crêpes en Coupons.

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & C^{ie},
(Boîte 375.) 25, Rue St-Gabriel.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

BAZILE DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

AVIS

Ayant uni le matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de **GEO. J. GEBHARDT & Co.**, nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

Typographie et Lithographie

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT & BERTHIAUME.
No 30, rue St-Gabriel, Montréal.

MATHIEU FRERES,
Marchands de Vins,
No. 83, RUE SAINT-JACQUES.
MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIRUX,
Encanteurs et marchands à commission,
527—RUE SAINTE-CATHERINE—527.
MONTREAL.

LA COMPAGNIE DE
PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez **J. B. ROLLAND & FILS.**
Papier blanc de toute espèce.